

La vie critique mode d'emploi

LE FEUILLETON
CLARO



LA SEULE DIFFÉRENCE ENTRE LE CRITIQUE LITTÉRAIRE ET LE DODO, c'est que le premier ignore que lui aussi a disparu. Le plus souvent,

fort de cette ignorance, il continue d'éprouver sa rosse hebdomadaire vers les moulins des nouveautés en brandissant sa plume étique (*sic*). Le temps lui manque pour lire? Qu'importe, survoler est si grisant. La culture lui fait défaut pour apprécier? L'intuition est un précieux gadget. Analyser? C'est risqué: mieux vaut babiller. Parler d'écriture: à quoi bon puisque il y a toujours une histoire à raconter. Juger? Ma foi, les adjectifs font d'excellentes gommettes, il suffit de tirer la langue et le tour est joué. L'important est de rendre compte, de recenser – de pondre, pas de couvrir. Et puis parfois, audace des médiocres oblige, on peut toujours s'imaginer en découvreur, et compenser l'inanité du livre vanté par l'outrance élogieuse de sa criée. Parler de «petit chef-d'œuvre», mouliner des superlatifs, secouer l'ouvrage devant la caméra comme si c'était un éventail ouvert à autre chose qu'au vent médiatique – puis se recoiffer d'un geste inspiré. Précéder le dodo, donc.

Par conséquent, ce serait sûrement se leurrer, et leurrer le lecteur, que d'envisager la critique littéraire comme un art à part entière. Pourtant, à parcourir les 1 400 pages et quelques du tome 1 de *Soixante ans de journalisme littéraire*, qui regroupe l'intégralité des textes critiques de Maurice Nadeau (1911-2013) parus entre 1945 et 1951 dans le journal *Combat*, on se dit que cette «discipline» – au double sens de «pratique» et de «rigueur» – aura bénéficié d'un héraut nonpareil, et on aurait du mal à en imaginer d'aussi engagé, d'aussi rigoureux, d'aussi éclairé, d'aussi audacieux et d'aussi doué que Nadeau.

Quels sont les critères de ce dernier dès lors qu'il s'agit de se pencher sur un livre? «Un ouvrage qui laisse le lecteur en l'état où il l'a trouvé, et dont on devine qu'il n'a pas modifié en quoi que ce soit son auteur, est un ouvrage inutile.» Certes, mais pour en arriver à une telle exigence, pour parvenir à distinguer dans l'ivraie des volumes lâchés ceux qui ont quelque chance de nous éblouir, il faut se lever tôt. Nadeau se lève tôt. Ses qualités, nombreuses et impressionnantes, il les entretient sans cesse, en gymnaste aguerri. Sa lucidité est le fruit d'une mise en perspective permanente. Il semble avoir tout lu, progresse constamment, chérit les nuances, aime et châtie à proportions égales. N'abuse jamais de la



ILLUSTRATION GIANPAOLO PAGNI, PHOTO JÉRÔME DAYRE

formule, sait être fidèle jusque dans l'écart («*Nous ne suivons plus tout à fait Camus quand (...)*»), constate des injustices (*Le Tricheur*, de Claude Simon, paru après *L'Etranger*, de Camus, nous frappe moins par son traitement de l'absurde), soigne ses idoles (Balzac, Lautréamont, Lowry, Blanchot, Artaud...), fustige la censure (dans les cas de Sade, d'Henry Miller...), découvre et éclaire tout ce qui aujourd'hui nous est familier. Il est le passeur là où les autres sont au mieux des passoires.

Le tome 1 de ces *Soixante ans de journalisme littéraire* est précieux à

SOIXANTE ANS DE JOURNALISME LITTÉRAIRE. TOME 1. LES ANNÉES «COMBAT» 1945-1951, de Maurice Nadeau, préface de Tiphaine Samoyault, Maurice Nadeau, 1480 p., 39 €.

double titre: ce recueil est non seulement une évaluation lucide d'une période pourtant brève – à peine six ans de parutions, néanmoins balisés par une armée de bousculeurs –, mais également une grande leçon de critique littéraire, qui se traduit par une curiosité vorace pour toutes les littératures (au premier plan desquelles la nord-américaine), une prudence raisonnée dans les appréciations («*Il ne s'agit point de condamner Gide, mais de retrouver les chemins de sa pensée (...)*»), une vigilance musclée («*On ne peut plus se dissimuler que, sous le couvert du respect des mœurs, une offensive est ouverte contre la liberté d'expression en littérature.*»), un refus des complaisances («*Qu'on n'aille pas croire que toute littérature "obscène" est bonne*»), un respect sincère pour des écrivains discrets

Maurice Nadeau semble avoir tout lu, progresse constamment, chérit les nuances, aime et châtie à proportions égales. Il est «le» passeur là où les autres sont au mieux des passoires

(Henri Calet, Raymond Guérin...), des réticences amicales («*Blaise Cendrars, irrégulier de la littérature, irrégulier tout court, s'est mis à vider à la va-vite le sac d'histoires dont il est rempli*»).

Lire Nadeau, c'est à la fois apprendre à relire les littératures émergentes à l'aune d'une perspicacité décontractée et revivre le cheminement d'une conscience critique éprise avant tout de liberté – «*(...) il faut se demander si le critique doit se considérer comme un agent de publicité bienveillante au service de l'éditeur ou s'il doit penser à ses lecteurs, dont la plupart lui demandent de les tenir au courant du mouvement des idées de leur époque.*»

Une vie dans les livres, vécue avec des convictions farouches: «*Toute œuvre littéraire importante procède d'une mise en accusation de la littérature, de sa nature, de ses moyens, des conventions et procédés qu'elle utilise.*» Face à lui, le chroniqueur d'aujourd'hui a l'impression d'être atteint de presbytie intellectuelle, incapable qu'il est de rivaliser avec «*cette manière sans hauteur de s'adresser à nous*», pour reprendre les propos de Tiphaine Samoyault, qui a bien connu Nadeau et a préfacé ce livre. Il a surtout l'impression, certes attristante mais, qui sait?, stimulante, d'être orphelin. ■

À L'OREILLE
ALEXANDRE JOLLIEN
philosophe

La Boétie, épris de liberté



ENTRE LA TYRANNIE D'UN MOI OBÈSE et la dictature de ce «on» traqué par Heidegger, comment cesser de fonctionner sur le mode du

pilotage automatique et exister loin des conditionnements, des préjugés et de tout asservissement? A quoi, à qui obéissons-nous servilement matin, midi et soir? Erasme nous l'enseigne: l'homme ne naît pas libre, il le devient. Et c'est notre vocation, notre métier d'homme et de femme, que de détricoter allègrement les ficelles qui nous transforment en de chaotiques pantins. Mais voulons-nous vraiment nous départir de nos chaînes? Y aurait-il quel-que bénéfice, un confort à se laisser aller à l'allégeance, voire à la compromission?

Dans le *Discours de la servitude volontaire*, Etienne de La Boétie (1530-1563) n'y va pas par quatre chemins. Il pose une question apte à déboulonner toute tyrannie en soi, contre soi et sur les autres: comment se fait-il que nous obéissions au doigt et à l'œil aux potentats si nous sommes, par nature, libres et égaux? Et l'auteur d'affirmer haut et clair: «*Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres.*» Alors pourquoi nourrissons-nous tous ces forces qui nous oppressent du dehors comme du dedans?

Le *Discours de la servitude volontaire* dénonce l'habitude, la coutume, cette sorte de résignation qui nous porte à accepter l'oppression, l'aliénation. Il pourfend la ruse de ceux qui gouvernent contre le peuple. Pour faire carrière, souligne notre humaniste, un despote doit passer maître dans l'art de «*chatouiller*», de tromper, d'abêtir ses sujets. Et La Boétie de citer l'exemple du roi Cyrus qui, pour asservir quelques rétifs Lydiens, n'hésita pas à ouvrir bordels, tavernes et jeux publics, histoire d'encanailler les récalcitrants et par là mater toute rébellion. Mais, seul, même le plus fin des dictateurs ne peut pas grand-chose. Il doit pouvoir compter sur des sous-tyrans, des complices corvéables à merci, des serviteurs tenus par la peur, achetés au prix de privilèges.

Arrêter d'abdiquer

Qui sont aujourd'hui nos tyrans? Qui nous chatouille et nous achète? En nous livrant, dans sa version audio, ce lumineux éloge de la liberté, la Compagnie du savoir nous donne une précieuse opportunité d'entendre un guide pour débusquer où qu'il se cache, y compris en soi, tout penchant à la tyrannie, à la volonté de puissance. Prêter une oreille attentive au *Discours de la servitude volontaire*, c'est arrêter d'abdiquer, d'obéir servilement aux forces violentes, cesser de ressembler à des marionnettes.

À l'heure où l'emprise de la publicité, la mainmise des réseaux sociaux et un individualisme forcené gangrènent notre quotidien, il devient urgent d'écouter Etienne de La Boétie. Assurément, il peut nous réveiller de nos torpeurs. Avec lui, nous pouvons nous demander à quel point nous aimons la liberté et celle d'autrui et nous engager à la promouvoir sans être esclave ni dupe de quiconque. S'affranchir et aider les autres à jouir de leurs droits n'a rien de violent. Un sacré courage, une détermination, une douceur sont nécessaires. Un autre contempteur de nos illusions, Chogyam Trungpa (1939-1987), ce grand maître tibétain, nous engagerait-il à nous mettre à l'œuvre pour conjuguer liberté et solidarité? A coup sûr, il nous porte à une liberté solidaire: «*Il faut travailler dur pour aider autrui, directement, sans même porter de gants en caoutchouc pour nettoyer les vomissures.*» ■

DISCOURS DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE, d'Etienne de La Boétie, lu par Nicolas Planchais, La Compagnie du savoir, environ 6 €.

Barbara Cassin, Alexandre Jollien, Catherine Malabou et Franck Thilliez tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTOS: MELANIA AVANZATO, FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD, JOHN FOLLEY/OPALE/LEEMAGE, PUF.

Gérard Jorland, la vie dans les livres

FIGURES LIBRES
ROGER-POL DROIT



LA DERNIÈRE FOIS QUE JE L'AI RENCONTRÉ, il y a deux ou trois ans, c'était par hasard, à Paris, boulevard

du Montparnasse. Pas loin de chez lui, il scrutait la vitrine d'une librairie avec gourmandise. Gérard Jorland avait en effet, chevillés au corps, un appétit de textes et des idées, une faim de la vie, un goût des autres jamais rassasiés. J'avais retrouvé avec joie son air de faux bourru bienveillant, cousin de Bachelard aux yeux doux. Il m'avait dit les progrès de sa maladie – il ne faisait pas mystère du cancer qu'il combattait – et ceux d'un livre qu'il espérait achever – une vaste enquête sur la vision, au carrefour de l'histoire des sciences et de l'esthétique. Il cherchait à élucider les relations

entre optique et création artistique, des vitraux médiévaux jusqu'aux tableaux de Léonard de Vinci et au-delà.

Ce qui l'intéressait, de livre en livre, plutôt qu'expertise unique et spécialisation exclusive, c'était les découvertes, recoupements, carrefours entre savoirs et pouvoirs, entre connaissances et actions. Ses titres et travaux, impressionnants, ne l'enfermaient ni dans un domaine ni dans une posture. Agrégé de philosophie, diplômé d'économie, directeur de recherche au CNRS, directeur d'études à l'EHESS, trésorier de la Société française de philosophie – entre autres... –, il partait néanmoins à l'aventure dès qu'une perspective nouvelle le sollicitait.

D'où le caractère disparate, en apparence, de ses principales publications. La série s'ouvre sur une étude magistrale des travaux d'Alexandre Koyré (*La Science dans la philosophie*, Gallimard, 1981) et se prolonge, trente ans plus tard, par une enquête digne de Michel Foucault, *Une société à soigner.*

Hygiène et salubrité publiques en France au XIX^e siècle (Gallimard, 2010). Entre-temps, le singulier parcours de ce chercheur passe notamment par l'analyse des innovations (*Des technologies pour demain*, qu'il dirige, Points, 1992) et par la réflexion sur les concepts économiques (*Les Paradoxes du capital*, Odile Jacob, 1995).

Bienveillance et amitié

«*La question philosophique qui m'a toujours guidé, c'est la capacité prédictive de la science*», disait-il en 2010, dans un entretien au *Monde*, précisant comment l'économie constituait une discipline mathématisée mais non prédictive, alors que les hygiénistes du XIX^e siècle fournissaient l'exemple d'un savoir empirique incapable d'une réflexion mathématique. Ses livres se nourrissaient d'innombrables rencontres, comme en témoignent les titres codirigés avec Alain Berthoz sur l'empathie (Odile Jacob, 2004), avec Boris Cyrulnik sur la résilience (Odile Jacob, 2012). Il

convient d'y ajouter tous ceux dont il fut l'éditeur, d'abord chez Hachette puis, durant de longues années, chez Odile Jacob. Ses très nombreux ouvrages qu'il a relus et améliorés gardent son empreinte, même si son nom n'y figure pas.

Pourquoi parler de Gérard Jorland aujourd'hui? Parce qu'il a mis de la vie dans les livres? Parce qu'il incarnait, à sa manière, bienveillance et amitié? Parce que Diderot, s'il l'avait connu, l'aurait appelé «*le meilleur des hommes*»? Le motif est plus simple: il est mort, le 22 août 2018, à 72 ans, dans Paris désert. Mourir n'est jamais une bonne idée. Mais en France, à cette date-là, c'est pire. Faute d'être informé, personne ne lui a consacré le moindre article (à l'exception d'un hommage de la philosophe Anne Baudart, sur le site de la Société française de philosophie, Sofrphil.fr, en attendant son article à paraître dans la *Revue de métaphysique et de morale*). Il fallait réparer cette injustice, fût-ce tardivement, imparfaitement. ■